Chronique littéraire

Autor(en): **Rochat, Jules-J.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **63 (1959)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PAR JULES-J. ROCHAT

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Clarisse FRANCILLON, *Les gens du passage.* — Jean-Michel JUNOD, *Si la tour m'appelle.* — Charles-Ferdinand MOREL, *Histoire et statistique de l'ancien évêché de Bâle.* — Jean-Pierre MONNIER, *Franches-Montagnes.* — Roger GOSSIN, *La Neuveville.* — *Documents sur l'histoire de la principauté de Bâle et sur la souveraineté de l'ancien Etat jurassien.* — Père Xavier HUOT, *Les salariés jurassiens.* — Marcel JORAY, *La sculpture moderne en Suisse.* — P.-O. BESSIRE, *Histoire du peuple suisse.* — Fernand GIGON, *Chine, cette éternité.* — Du même, *Apocalypse de l'atome.* — Edmond CHOPARD, *Mission de l'esprit dans notre civilisation technique.* — Abbé J.-P. SCHALLER, *Direction des âmes et médecine moderne.* — Revues et almanachs.

Clarisse Francillon, qui nous a donné trois ouvrages l'année dernière — deux recueils de nouvelles et un roman [1] — vient d'en publier un nouveau, *Les gens du Passage* [2]. C'est dans un immeuble délabré du passage Prévost, à Paris, que nous conduit la romancière. Là règne Mme Delazenne, une concierge qui observe, se renseigne, conseille, commande. Cette femme autoritaire, pittoresque et fort sale, cette femme imbue d'elle-même, qui parle de toutes choses avec compétence et qui tranche le tout avec autorité, fait la pluie et le beau temps dans l'immeuble.

Autour de la pipelette se meuvent toutes sortes de gens, hommes femmes, jeunes et vieux, qui racontent leurs misères, leurs petites aventures, qui rapportent, critiquent, dénigrent, blâment, qui s'en prennent aux uns et aux autres, qui s'entretiennent même de politique, ce qui ne manque pas de saveur.

[1] *Festival, Le Quartier* et *La Lettre,* que nous avons analysés dans notre chronique de l'année dernière.

[2] Editions Pierre Horay, 22 bis, Passage Dauphine, Paris S. d. (1959).

Ces petites gens du passage Prévost, petites gens sans grand relief, sans beaucoup d'idées, semblent bien s'entendre jusqu'au jour où survient Mabelle, jeune femme qui cherche à employer ses loisirs forcés — elle est au chômage — d'une manière rien moins qu'avouable. Ameutés par la concierge, les locataires de l'immeuble parlent de renseigner le ministre du travail sur les occupations de l'affriolante et trop entreprenante Mabelle. Mais quand celle-ci aura été enlevée par un étudiant, tout rentrera dans l'ordre.

Ce que recherche avant tout Clarisse Francillon, c'est la vérité. Les êtres qu'elle fait vivre, elle les a longuement étudiés. Elle les décrit avec précision ; elle les montre chez eux, dans la rue ; ces êtres, on les voit aller et venir, parler, travailler ; on voit leurs gestes, on entend leurs paroles.

La concierge, depuis un moment, s'agitait sur sa chaise. Elle éprouvait une furieuse envie de se gratter le dos, c'était son urticaire. Vraiment M. Mangeron exagérait, et quand il exagérait de cette façon, il l'agaçait prodigieusement. Elle s'appuya au dossier et, sans en avoir l'air, essaya de se racler aux barreaux. Elle ne réussit qu'à augmenter les démangeaisons. C'était peut-être aussi parce que son vieux chandail peluchait, plus elle le lavait, plus il peluchait, oui ce sont tous ces produits qu'on met actuellement dans les lessives qui vous esquintent la peau. Dès qu'elle serait redescendue, elle l'enlèverait (pages 146 et s.).

Ses personnages, Mme Clarisse Francillon les fait beaucoup parler. Comme elle note avec précision les visages, les attitudes, elle rend aussi avec précision la manière de s'exprimer de ses héros, leurs libertés de langage ; elle écrit exactement comme parlent les locataires du passage Prévost : souci de vérité. Ecoutons la concierge :

— Eh ! bien, je lui demanderai... en tous cas, ces chaussettes noires, c'est une qualité tout ce qu'il y a d'extra... Une Américaine les lui a offertes, elle allait l'écouter tous les soirs au Puits-de-l'Hermite, elle ne dansait pas, non, simplement elle allait s'asseoir près de l'orchestre et quand elle les écoutait, ça lui donnait des syncopes tant ça lui plaisait. Après, elle l'invitait avec du caviar et du champagne et je ne sais pas quoi, mais lui il disait non, qu'il préférait ses carottes et ses épinards cuits. Et c'est vrai qu'ils en mangent, naturellement ils ne les préparent pas eux-mêmes, deux hommes comment voudriez-vous. Seulement je sais où ils les prennent, c'est moi qui leur ai indiqué le magasin au haut de la rue de la Glacière « Au bon légume » que ça s'appelle, chez eux on peut y aller de confiance, au moins on peut être sûr qu'ils n'y mettent pas des infections (page 13).

Clarisse Francillon sait décrire, brosser, en quelques lignes, un tableau bien vivant. Elle a d'indéniables talents picturaux.

La rue soudain s'anima. Plusieurs femmes roulaient des poussettes ou conduisaient par la main des enfants chargés de poupées, de ballons, de pelles et moules pour les gâteaux de sable. Une religieuse en cornette, à la taille ceinturée de violet, sortit du couvent de la Sainte-Agonie. Le carillon de la chapelle laissa tomber ses notes dans l'air transparent. On voyait les grands arbres du parc Montsouris arrondir leur dôme aux feuilles brillantes et jeunes (page 205).

C'est une intéressante fresque populiste que nous offre Clarisse Francillon dans *Les gens du passage,* une fresque vivante, bourrée de détails colorés. L'écrivain romand est un peintre d'une rare valeur.

* * *

C'est l'homme pris dans les révolutions, les tourments, les guerres, qu'observe M. Jean-Michel Junod. Dans *Le blé de la mer,* son premier roman, l'excellent écrivain biennois nous conduisait dans un pays du nord, le Farland, où les ingénieurs se sont emparés du pouvoir. Dans cette technocratie, l'ancestrale culture du blé a été remplacée par celle des algues comestibles.

Dans l'ouvrage qui vient de paraître, *Si la tour m'appelle* [1], M. Jean-Michel Junod nous fait pénétrer tout d'abord dans le camp de concentration de Gusen. Il décrit avec précision, avec une abondance de détails révélateurs, cet enfer où les détenus sont maltraités, menés à coups de botte, mal nourris, décimés par les épidémies, envoyés à la mort quand il faut faire de la place aux nouveaux venus. Chaque jour, la tour fait entendre sa voix.

> De temps en temps, écrit Jean-Michel Junod, un bruit caractéristique interrompait le faible murmure de l'horizon barbelé. C'était la voix de la tour. Son haut-parleur glapissait des ordres rauques, grenus de parasites. Par abréviation, on avait coutume de nommer cette voix : la tour. « La tour a dit que... ou la tour a appelé un tel... » Elle pénétrait dans toutes les oreilles, dans toutes les mœlles du camp, grâce à ses relais, qui en répétaient fidèlement jusqu'aux moindres râclements de gorge. Lorsque cette voix s'élevait au-dessus du vacarme, chacun se taisait comme pour écouter les résultats d'une sinistre loterie : 20.842 !... 19.777 ! (Sieben-sieben-sieben !)... 14.200 (noul-noul !)... Le cœur s'arrêtait parfois : 26... (cette fois c'est le mien !)... 7... (Dépêche-toi de terminer !)... 45 !.. et l'on respirait : une fois de plus, la planète meurtrière avait frôlé la terre (Pages 14 et s.).

Quand les Américains vainqueurs des Allemands libérèrent le camp, les détenus se répandirent dans le pays. M. Jean-Michel Junod les montre qui, à demi-nus, tournent dans les campagnes appauvries, à la recherche de nourriture, de gîtes. Il y a des milliers et des milliers de misérables qui vont, viennent comme des fous, qui marchent sans but et se retrouvent souvent dans les lieux mêmes qu'ils avaient fui avec hâte.

Dans ce pays où règne la plus terrible confusion, la Croix-Rouge travaille avec méthode, ravitaille les êtres qui demandent son aide, procure des toits, des lits, des médicaments.

M. Jean-Michel Junod peint ces lieux désolés avec d'autant plus de précision qu'il y a séjourné lui-même ; il décrit cette humanité souffrante avec d'autant plus de précision qu'il l'a vue, qu'il a, comme médecin, porté secours aux anciens détenus affamés, malades.

[1] Boudry-Neuchâtel, Editions de la Baconnière S. d. (1959).

Si la tour m'appelle, c'est l'évocation de ces lieux de torture, de désolation, de mort ; c'est l'histoire de Rey, l'un des détenus du camp de Gusen, sur le Danube. Dans cet enfer, Rey a appris l'indifférence ; il ne se révolte pas contre les mauvais traitements des gardiens ; il accepte la mauvaise nourriture, les vexations, les coups, le travail forcé ; d'avance, il accepte la mort si celle-ci doit venir. La voix de la tour, la tour qui appelle par leurs numéros ceux qui doivent se rendre dans la chambre à gaz, ne l'impressionne plus.

Plus tard, on retrouve Rey libéré. Comme tous ses anciens camarades de captivité, il erre dans la campagne sans but. Un délégué de la Croix-Rouge l'emploie, lui donne la surveillance de convois de ravitaillement. Rey travaille, mais uniquement pour ne pas mourir de faim. Il ne désire nullement faire œuvre humanitaire, rendre service. Le sort des autres le laisse indifférent. D'ailleurs cette collaboration avec la Croix-Rouge ne dure guère. Son vagabondage conduit Rey, un peu plus tard, dans un château où la Croix-Rouge suédoise a groupé des malades. Rey s'y fait un ami, Valdès, un Espagnol au regard pénétrant. Valdès a une sœur, Loana, qui vit en Amérique du sud. Sa photographie tombe sous les yeux de Rey, qui l'admire et qui, pour la première fois, sort de son indifférence.

Rey a retrouvé une ancienne maîtresse, Daria. Il la suit au Guatémala, où elle a de grandes plantations et il finit par l'épouser. C'est le travail qui, maintenant, occupe Rey. Celui-ci considère l'action comme une « morphine ». Le moi de l'ancien prisonnier s'est réveillé. Mais Rey ne se retrouvera vraiment, ne se réconciliera avec lui-même qu'après avoir rencontré la sœur de Valdès, Loana, et avoir passé avec elle deux admirables journées.

Au camp de Gusen, Rey attendait la mort. Il ne la craignait pas ; il savait qu'elle pouvait survenir d'une minute à l'autre ; mais la tour du camp ne prononça pas son numéro. La mort ne se présenta que lorsque Rey eut retrouvé la foi en la vie, lorsqu'une femme lui eut rendu sa confiance en lui, en l'avenir. La mort lui vint par la main d'un de ses anciens camarades de Gusen, Charron, un homme qui le détestait et qui l'avait suivi jusqu'en Amérique.

L'histoire contée par M. Jean-Michel Junod est intéressante. Les personnages, bien dessinés, sont vrais. L'écrivain biennois a un faible pour les êtres qui sortent de l'ordinaire, comme ce Rey si détaché de tout, comme l'Espagnol Valdès, qui lit dans les âmes, qui pénètre l'avenir, comme aussi Loana, artiste d'une si extraordinaire sensibilité.

L'ouvrage de M. Jean-Michel Junod, bourré de substance, très bien construit, est l'œuvre d'un romancier de valeur, observateur et sensible, d'un poète qui participe intensément à l'aventure humaine, d'un écrivain qui possède admirablement sa langue.

Si la tour m'appelle est un roman qui a été longuement médité, travaillé, un roman extrêmement attachant que chacun voudra lire.

* * *

Il faut grandement louer les personnes qui s'occupent des éditions de la Bibliothèque jurassienne. Ces personnes, qui savent choisir les ouvrages qui valent la peine d'être réédités, les présentent avec un goût sûr. L'an dernier, c'était l'*Histoire de l'ancienne abbaye de Bellelay* du chanoine P.-S. Saucy, un livre qui a obtenu le succès qu'il méritait ; aujourd'hui, c'est l'*Histoire de l'ancien évêché de Bâle* [1] du doyen Morel.

L'ouvrage est introduit par M. Edouard Freudiger, archiviste à Corgémont ; son portrait du doyen Morel, pasteur et président de l'Eglise réformée consistoriale de Corgémont, est clair et complet.

Né à Corgémont le 3 septembre 1772, Charles-Ferdinand Morel était le fils du pasteur Charles-Henri Morel. Ayant terminé, à Bâle, ses études de théologie et après avoir été consacré au saint ministère par le doyen Bridel, il se rendit à Paris, où il fut ministre de camp au régiment de Reinach, au service de la France. Quand, dans cette période troublée, les régiments suisses eurent été dissous, Morel rentra à Corgémont et devint diacre de la classe d'Erguel. En 1796, Morel succéda à son père à la cure du village. Il épousa, en 1801, Isabelle de Gélieu, une femme remarquable, amie de Mme de Charrière, qui le seconda tout au long de sa vie.

Ch.-Ferd. Morel avait été, à Paris, un partisan enthousiaste de la Révolution française. A Corgémont, il continua de se montrer fervent ami de la liberté et de dire sa foi dans l'avenir de la nation française. Le doyen Morel fut partisan de l'Empire. Il avait Napoléon en grande admiration. Aussi la chute de celui-ci l'attrista-t-elle beaucoup.

Quand l'Empire s'écroula, Morel aurait voulu que le Jura devînt « un canton incorporé dans la Confédération helvétique », avec remise du pouvoir exécutif au prince-évêque et garantie d'une constitution libérale. Quand le congrès de Vienne en eut décidé autrement, Morel chercha à s'adapter le mieux possible aux circonstances nouvelles.

Charles-Ferdinand Morel joua un rôle en vue à Corgémont et au-delà. Nommé secrétaire du synode des pasteurs réformés du Jura, il fut doyen de la classe de 1824 à 1840. Il fut aussi membre de la Constituante où, très écouté, il défendit avec force et enthousiasme son petit pays.

Tout en s'occupant activement de politique, le doyen Morel ne négligeait en rien ses devoirs de pasteur. Il parcourait à cheval les paroisses qui lui étaient assignées, s'occupait de tous, prêchait avec chaleur.

[1] *Histoire et statistique de l'ancien évêché de Bâle* par Charles-Ferdinand Morel, pasteur et président de l'Eglise réformée consistoriale de Corgémont. (Delémont), Bibliothèque jurassienne. 1959.

Le doyen Morel s'intéressa au peuple dans les domaines les plus divers. Ainsi que l'écrit M. Edouard Freudiger :

Il fut un des premiers à déplorer les ravages de l'ivrognerie et du paupérisme et à chercher à y remédier. Il fut le promoteur de la Caisse centrale des pauvres du district de Courtelary, et de la Caisse d'épargne. Il s'intéressa aux efforts entrepris pour développer les industries du pays, les forges, les mines, les fabriques d'horlogerie. Avec des hommes éclairés des différentes parties du pays, il travailla à l'aménagement des voies de communication, prévoyant le percement du Mont-Terrible et de Pierre-Pertuis. Comme son père, il était demeuré fidèle à la terre et il s'efforçait d'en améliorer le rendement ; il combattit notamment la ruineuse coutume des jachères et du droit de vaine pâture. Il introduisit dans le pays la race des moutons mérinos, afin d'accroître les ressources des agriculteurs. (P. 12).

Le doyen Morel a beaucoup écrit. L'une de ses principales œuvres est cet *Abrégé de l'histoire et de la statistique du ci-devant évêché de Bâle* qui vient d'être réédité.

L'ouvrage — son titre le dit — est divisé en deux parties. Dans la première, le doyen Morel retrace l'histoire de l'évêché. Ce sont des pages passionnantes à lire. Pourtant, l'écrivain, lui, parlait de son essai en termes plus que modestes. Mais ses contemporains surent immédiatement reconnaître la valeur de ce livre, de ce premier monument de l'histoire jurassienne écrit en français. Le baron Félix Desportes, préfet du département du Haut-Rhin, à qui l'ouvrage est dédié, écrivait au doyen Morel :

Un pareil livre, fruit de recherches longues et profondes et d'une critique aussi saine que lumineuse, deviendra classique pour ce département. Il honore le Haut-Rhin dont il signale les antiquités et les productions dans une de ses contrées les plus intéressantes et malheureusement jusqu'ici la moins connue. Il justifie de plus aux yeux du naturaliste, de l'historien, du publiciste et de tous les lecteurs l'érudition, les connaissances et la sagesse de son auteur, non moins recommandable comme écrivain politique que comme orateur chrétien.

Il faut admirer l'érudition du doyen Morel, l'étendue des connaissances de cet homme curieux de tout. On peut être frappé plus encore par la façon dont il sut tirer parti de ses renseignements, par sa clarté, par la sagesse de ses jugements, par sa grande objectivité ; enfin, on ne peut que goûter la langue précise, élégante de Morel. Celui-ci est certainement l'un de nos meilleurs écrivains jurassiens et même romands ; son français est clair, sa phrase, nette. Ce qu'il dit est toujours intéressant.

Dans la conclusion de cette première partie, le doyen Morel porte un jugement d'ensemble sur l'évêché et ses princes, un jugement que nous pouvons confirmer aujourd'hui où nous connaissons, sur le passé jurassien, davantage que lui. Morel dit :

On doit à la justice et à la vérité de dire que le gouvernement de ces princes-évêques fut en général paternel et doux. Nul impôt ne pouvait être perçu que ceux qui étaient constitutionnellement établis, et chaque revenu recevait l'emploi auquel il était destiné. Si les peuples de l'évêché de Bâle ne connaissaient pas les fortunes

brillantes et colossales, ils jouissaient, dans une heureuse médiocrité, d'un genre de vie doux et tranquille. A l'abri de leurs lois et de leurs franchises, ils cultivaient en paix des terres peu fertiles. La loyauté et les bonnes mœurs faisaient leur principale richesse. Tous les rangs étaient rapprochés, tous les cultes tolérés, et le gouvernement, pour être épiscopal, n'en était pas moins animé d'un esprit libéral et sage. On lui doit des ouvrages utiles, de bonnes routes au milieu des rochers, et, dans les escarpements des montagnes, des digues contre l'impétuosité des torrents. Si quelques abus s'étaient introduits dans l'administration, quel est l'Etat, quelle est l'administration où il ne s'en glisse aucun ? (Pages 165 et s.).

Dans la deuxième partie de son ouvrage, le doyen Morel donne, sous le titre de *Statistique,* tous les renseignements désirables sur la géographie, la faune, la flore, les forêts, les cultures, les habitants de son petit pays. On ne saurait désirer quelque chose de plus complet. Cette encyclopédie locale est intéressante, attrayante, pittoresque.

L'ouvrage réédité par la Bibliothèque jurassienne possède encore une carte dépliante de l'ancienne principauté — carte qui figurait dans l'édition originale — et des hors-textes. Imprimé en deux couleurs, relié, portant les armes de Napoléon sur sa couverture blanche, ce magnifique livre est d'une présentation remarquable. Comme le premier volume de la collection, il fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont réalisé.

* * *

Franches-Montagnes [1] : promenade délicieuse à laquelle nous convie Jean-Pierre Monnier. Pour nous présenter le pays, cet excellent guide n'a que peu recours au passé, à l'histoire. Pas de chiffres, pas de dates, heureusement. Jean-Pierre Monnier est un artiste, un poète. Il regarde ; il explique le paysage ; il dit son admiration — qui est la nôtre — devant ce pays merveilleux. C'est un homme qui communie avec la nature, qui sent profondément la beauté des lignes et des couleurs d'une contrée privilégiée ; c'est un être cultivé qui fait appel à un peintre, à une coutume, à un fait historique pour mieux pouvoir expliquer, caractériser un site, un village, une maison, une église.

Ecoutez Jean-Pierre Monnier :

Plus haut, dès qu'on a passé les Breuleux pour s'engager sur la route qui mène à la Chaux d'Abel, on est surpris d'entrer dans un pays qui paraît immense parce qu'il est plat. On y trouve des herbages, des tourbières, quelques arbres, et, vers le nord, on voit le sommet bleu des côtes françaises dont la ligne souvent brumeuse dessine le cours du Doubs. C'est dans cette région perdue qu'on éprouve les plus belles impressions d'arrière-automne. Le paysage immobile est uniformément triste. Mais, sous les violents coups de boutoirs des premières bourrasques, le mouvement du ciel est prodigieux. Les gens qui l'habitent parlent encore volontiers du cyclone qui décapita les grands sapins du Cerneux-Veusil, en 1926, et qui fit voler toutes les tuiles des hameaux voisins... (P. 9).

[1] Neuchâtel, Editions du Griffon. S. d. (1959). No 88 de la coll. *Trésors de mon pays*. Photographies de Jean Chausse.

Dans une belle langue, une langue harmonieuse que l'on aime entendre chanter, Jean-Pierre Monnier nous fait comprendre tout ce qu'il y a de douceur dans le paysage franc-montagnard. C'est l'homme qu'il découvre dans les sites si prenants de ce haut plateau, des sites que nous pensions connaître, mais que nous n'avions pas suffisamment regardés. Jean-Pierre Monnier nous en fait pénétrer le sens profond.

Les photographies réalisées par Jean Chausse pour *Franches-Montagnes* n'auraient pu être plus belles et plus vraies en même temps. C'est que Jean Chausse, cet artiste, sait voir et rendre l'originalité, la poésie d'un paysage.

Deux êtres sensibles à la beauté se sont rencontrés pour nous parler de l'une des plus attrayantes régions jurassiennes.

* * *

Avec tendresse et clairvoyance, M. Roger Gossin évoque, dans un cahier de *Trésors de mon pays,* La Neuveville, cité qu'il connaît dans ses moindres détails [1].

Roger Gossin rappelle les débuts de la ville fondée en 1312 par Gérard de Vuippens, prince-évêque de Bâle, qui désirait édifier un bastion face aux comtes de Neuchâtel, toujours agressifs. La cité, parce qu'elle protégeait l'évêque, reçut, dès l'origine, de nombreuses franchises.

Roger Gossin suit l'évolution de La Neuveville, montre son organisation sur le modèle des villes suisses de l'époque. Il rappelle les alliances de la cité, ses expéditions guerrières, l'introduction de la Réforme, qui mit la ville en contact avec la Suisse romande. Il parle de la vie simple des Neuvevillois, de leur existence monotone, sauf quand ils recevaient le prince-évêque ; cet événement donnait alors lieu à de belles festivités, à des repas abondants et raffinés.

M. Gossin cite la Révolution et le rattachement de La Neuveville à Berne en 1815.

La Neuveville n'a pas réussi, comme Bienne, à prendre un grand développement. C'est que son emplacement géographique ne s'y prêtait guère. L'industrie ne fut pas sa grande passion. Elle soigna ses vignes, s'occupa de ses écoles. La Neuveville possède, en effet, une longue tradition scolaire : une école latine y fut fondée en 1650. Pour bien remplir son rôle de ville d'études, La Neuveville a fait ce qu'elle a pu pour maintenir la vie de l'esprit, pour défendre, à la frontière linguistique, l'intégrité de sa langue et de son patrimoine culturel, pour conserver sa latinité.

M. Roger Gossin, dans une autre partie de son livre, nous introduit dans la cité, nous conduit d'une rue à l'autre, d'un édifice à

[1] *La Neuveville.* Neuchâtel, Editions du Griffon. S. d. (1949). No 87 de la coll. *Trésors de mon pays.* Photographies de Jacques Thévoz.

un autre, d'une maison à une autre. Il parle plan de construction, tracé de rues, enceinte, architecture. Mais il parle surtout, devant les tours, devant les fontaines, devant l'Hôtel de Ville, devant la maison de Gléresse, devant la Blanche Eglise, devant le château, il parle surtout, devant ces édifices, du passé. C'est un inventaire de la cité que dresse M. Gossin, mais un inventaire commenté. Il ne se borne pas à décrire les maisons qu'il présente ; il en rappelle l'origine, les heures claires et les heures sombres, il parle de leurs propriétaires. Il cite des faits.

Nous sommes dans la rue du Marché, au cœur de la ville. En haut et en bas, une fontaine. Un ruisseau coule de l'une à l'autre. Bassins octogonaux ; au centre de chacun d'eux, un fût à chapiteau supporte un banneret. Cuirassé et empanaché, jarret tendu, la main gauche à l'épée, il serre de la dextre la hampe d'un fanion aux armes de la ville. Ces fontaines, érigées en 1550, sont dues au ciseau de Laurent Perroux, qui en a sculpté d'autres pour le compte des villes de Delémont et de Porrentruy et qui a construit la maison des Halles, à Neuchâtel.

Face à la fontaine du bas s'élève la maison corporative des vignerons : voûtes et poutres apparentes ; sur la façade, les armoiries de la confrérie. Ce bâtiment, avec la tour de Rive, ferme la perspective de la rue vers le bas, tandis qu'elle est arrêtée au nord par la tour Rouge ou tour de l'Horloge. C'est l'autre porte de la ville. Elle fut édifiée à la fondation de la cité. Elle devait être semblable à la tour de Rive, à laquelle elle faisait pendant. La flèche, très fine, très élégante, fut ajoutée en 1593. On munit l'édifice d'une horloge et de deux cadrans « tant pour le regard des bourgeois, des étrangers et passants, que pour le bien et la commodité. » Voilà des siècles que les Neuvevillois y lisent l'heure ; ils peuvent lire aussi, sur les mêmes façades de la tour, les armoiries de leur ville : de gueules à deux clefs d'argent en sautoir sur un mont de trois coupeaux de sable. (P. 19 et s.).

M. Roger Gossin ne se contente pas de nous conduire au travers de sa belle cité, de nous parler du passé et du présent, de citer quantité de détails pittoresques, savoureux, colorés ; il ne se contente pas de recenser les richesses de La Neuveville, il dit encore, en poète, le charme de la ville et de ses environs, la douceur du lac, la beauté de la vigne, l'attrait de l'île où Jean-Jacques Rousseau passa quelques semaines enchanteresses.

Il faut aller au bord du lac par un beau dimanche matin d'été. La bise du beau temps agite doucement les branches. Bleu du ciel, bleu de l'eau. Le lac s'est soudain agrandi. Ce n'est plus la pièce d'eau d'un grand parc. La bise a placé devant les choses un écran vaporeux qui efface les reliefs, fait reculer les plans. Jolimont, modeste, a rentré ses ramures. Au-delà de la nappe étincelante, la lande qui mène à l'île semble, légère, immatérielle et suspendue dans la lumière, l'avenue d'un monde irréel. Un bateau vient d'aborder. Des promeneurs s'embarquent. La bise fait claquer le drapeau et voler les robes d'été. Frais visages dans la fraîcheur du matin.

Les saisons dansent une ronde autour de la ville. Nous tournons avec elles et toujours, que nous soyons de ce côté-ci du lac ou sur l'autre bord, nos yeux retrouvent les deux tours, la flèche fine et le donjon massif. C'est du lac ou de Jolimont, de Cerlier ou de l'île de Saint-Pierre qu'il faut voir se dérouler le long des rives, jusqu'à Bienne, la tenture des vignobles : de soie fraîche à la feuillaison, puis bleuie par le sulfate puis jaunie par l'automne. Dans ces couleurs mouvantes, les taches immuables des maisons : la Neuveville et le château, Chavannes aligné au-dessus de l'eau, Gléresse et son église, Douanne au pied de son rude escarpement. (P. 31 et s.)

Il y a de la fraîcheur et de la tendresse dans ces pages d'un historien qui sait parler en poète. La langue de M. Gossin a beaucoup de charme.

Les photographies de Jacques Thévoz qui complètent l'ouvrage sont celles d'un artiste qui sait découvrir l'essentiel, qui sait voir le détail qui frappe. On n'aurait pu, mieux que Jacques Thévoz, donner des images plus vraies, plus intéressantes, plus poétiques de La Neuveville.

* * *

C'est pour répondre à ceux qui, toujours plus nombreux, s'intéressent au passé jurassien, qu'a été édité le recueil intitulé *Documents sur l'histoire de la principauté de Bâle et sur la souveraineté de l'ancien Etat jurassien*[1]. Ce recueil renferme plusieurs études de valeur qui étaient devenues introuvables. On y lit, par exemple, *Le peuple jurassien à travers les âges,* condensé excellent dû au comité de Moutier et qui complète fort bien *l'Abrégé* du doyen Morel ; on y voit aussi, de Paul-Otto Bessire, *Le Jura, entité nationale,* un texte paru dans *Le Livre du Centenaire* de la Société jurassienne d'Emulation et *L'ancien Evêché de Bâle formait-il un Etat,* mémoire présenté en 1954 à l'assemblée de la Société jurassienne d'Emulation tenue à Bâle. Ces deux textes sont parmi les meilleurs de l'historien jurassien, qui y a exprimé la conclusion de ses longues études, le fruit de ses constatations, de ses méditations.

On sait les réactions que fit naître un rapport que le professeur Adolphe Gasser présenta à la Nouvelle société helvétique sur la question jurassienne. M. Gasser affirmait que l'Etat jurassien était un mythe, que l'unité de l'évêché de Bâle n'existait pas, que le sud ne reconnaissait pas la souveraineté du prince-évêque. Les thèses du professeur Gasser sont publiées et commentées dans *Documents*. M. Roger Châtelain affirme, dans une étude claire, basée sur de nombreuses pièces d'archives, que les princes-évêques étaient reconnus, écoutés, dans le sud du Jura. Un autre travail de M. Roger Châtelain s'intitule *La thèse fragile du professeur Gasser.*

La position de M. Gasser est combattue également par M. Roland Béguelin dans ses *Considérations sur l'union personnelle.*

Documents, illustrés de photographies, sont une riche et intéressante contribution à l'histoire du Jura.

* * *

Le R. P. Xavier Huot, s'inspirant de l'esprit et des méthodes de la sociologie religieuse et tout particulièrement des écrits du chanoine Boulard, qui a dit que le but de cette science « est de connaître

[1] Editions du Jura libre (Delémont). 1959.

la vie religieuse collective des milieux catholiques, afin d'orienter l'action pastorale », le R. P. Huot, donc, a fait une vaste enquête dans le Jura, un sondage pour « mieux connaître les ouvriers jurassiens, leurs problèmes, leurs difficultés, comme leur foi réelle et profonde, leur générosité, afin de les mieux comprendre et pouvoir les aider à trouver le Christ dans leur vie et leur travail ».

Comme le dit le R. P. Huot, son enquête doit être encore complétée. Son travail est un premier sondage qui permettra d'orienter les recherches ultérieures. Mais il permet déjà de tirer d'intéressantes conclusions, car il a tout de même porté sur 430 familles, ce qui est beaucoup.

Les résultats de cette enquête ont été publiés dans *Les salariés jurassiens* [1]. Les nombreux chapitres de cette brochure, les tableaux, les graphiques sont du plus grand intérêt. Ce travail ne peut être résumé ; il doit être lu et tous ceux qui en prendront connaissance en tireront profit. Tout ce que je peux faire, c'est de citer ici une partie de la conclusion générale :

Le travailleur jurassien type apparaît sous les traits d'un ouvrier en métallurgie, horloger spécialement. Il connaît son métier, car il a fait un apprentissage sanctionné par un diplôme, ou du moins a conquis sa spécialisation par de longues années dans la même branche. Son instruction est assez sommaire : il n'a pas dépassé l'école primaire ou l'école professionnelle ; il lit donc très peu, en dehors de son journal préféré et de *L'Echo illustré*. Celui qui possède une maison n'est pas à l'étroit. Il désire un certain confort : cuisinière électrique, machine à laver, salle de bain. Il appartient à une « société » à laquelle il consacre volontiers une soirée par semaine, mais s'intéresse peu aux questions syndicales. A la fabrique, il tient à vivre en paix avec tout le monde, du patron au concierge ; il est consciencieux, mais il ne rendra un service que si on vient l'en prier. Il va à la messe assez régulièrement ; il se confesse et communie aux fêtes ; il croit en Dieu, est attaché à sa religion, sans d'ailleurs beaucoup y réfléchir, malheureusement. D'autre part, il est prudent, trop prudent peut-être (jamais il ne voudra se séparer de son vieux potager à bois, dont il ne se sert plus, car il craint toujours les pannes d'électricité) : il ne tient pas à se compromettre ; cependant, il sait ce qu'il veut et ne s'en laisse pas conter. En revanche, lorsqu'il se donne à une action, politique, syndicale, religieuse, il le fait à fond, avec passion parfois, et ne revient plus sur ses pas. En face de la misère, il est généreux et donnerait tout, mais il ne pardonne pas facilement à celui qui l'a humilié. En somme, le Jurassien est un volcan, assez paisible apparemment, mais il vaut mieux ne pas le réveiller.

Au point de vue religieux, 60 % des ouvriers pratiquent régulièrement. Ce pourcentage doit même être corrigé : il faut distinguer villes et campagnes ; la moyenne des villes est de 50 % et la moyenne des campagnes 75 %. Les non-pratiquants ou indifférents sont un quart à un tiers dans les villes, 17 % en moyenne dans les villages. Or, on rencontre quatre villes seulement de plus de 5000 habitants ; donc, environ 80 % de la population peut être considérée comme rurale. La pratique religieuse est donc forte. (P. 147).

[1] *Les salariés jurassiens. Enquête sur la situation religieuse et sociale en 1956 des ouvriers catholiques du Jura bernois (Suisse).* Thèse pour l'obtention du titre de docteur en théologie présentée par le Père Xavier Huot M. S. C. Institut de théologie pastorale de l'Université de Fribourg (Suisse). (Porrentruy, imprimerie La Bonne Presse, 1958).

Le R. P. Huot étudie séparément chacune des régions jurassiennes.

Encore une fois, cette étude neuve, claire, qui a demandé un énorme travail à son auteur, est d'un grand intérêt.

* * *

Il faut savoir gré à M. Marcel Joray de tout ce qu'il a fait pour la sculpture. Celle-ci est un art moins populaire que la peinture, parce que plus difficile. Pendant longtemps, il n'y eut qu'un petit groupe d'amateurs, que peu d'initiés pour s'en occuper. Le grand public, en Suisse, ne commença à s'intéresser à la sculpture que depuis l'exposition en plein air de Bienne, exposition organisée par M. Marcel Joray. C'est au lendemain de cette manifestation , qui obtint un succès considérable, que M. Marcel Joray publia son premier volume sur *La sculpture en Suisse*. Depuis une trentaine d'années, la sculpture suisse faisait montre d'une belle vitalité. C'est ce que voulut faire savoir M. M. Joray à un public qui ignorait tout ou partie de ce renouveau artistique.

Mais 1954 n'était qu'une étape. L'art est un perpétuel devenir. Les artistes continuent de créer. L'exposition de Bienne de 1958 montra de nouveaux talents, de nouvelles œuvres qu'il importait de signaler. C'est pourquoi M. Marcel Joray décida de publier un deuxième volume sur *La sculpture moderne en Suisse*[1]. Ce nouveau volume offre, dit l'auteur « un panorama de la création plastique de 1954 à 1959 ». Pour être juste, il faut remarquer que M. Marcel Joray ne s'intéresse pas à tous les sculpteurs suisses contemporains. Il fait un choix. Avant tout, il s'occupe de ce qu'il est convenu d'appeler l'art nouveau, l'« art avancé », cet art qui, écrit Arnold Kohler, « s'efforce à une expression plastique sans référence à l'apparence stricte, que le sculpteur recherche un effet psychologique — ce sera l'expressionnisme —, la matérialisation d'un rêve qui dépasse la réalité visible — ce sera le surréalisme —, le seul jeu des formes et des volumes — ce sera l'abstraction ou plus exactement les diverses modalités de l'abstraction ».

Ce sont les œuvres intéressantes qu'a voulu relever M. Marcel Joray, non pas seulement celles qu'il croit devoir durer. Il a écrit lui-même :

> Etablir le bilan de la sculpture actuelle ne signifie pas uniquement recenser les œuvres assurées de la durée — qui pourrait en juger ? — mais aussi et surtout énumérer les démarches nouvelles. La sculpture contemporaine continue d'associer les recherches les plus audacieuses à la plus étonnante fécondité. A vouloir nous occuper du présent et du vivant nous savons que nous prenons des risques, car chaque forme d'art a toujours une existence limitée et toujours unique. Bien des formes actuelles aussi, sans doute, disparaîtront un jour, épuisées. (P. 7).

[1] *La sculpture moderne en Suisse. II 1954 à 1959.* Neuchâtel, Suisse. Editions du Griffon. S. d. (1959).

L'ouvrage de M. Marcel Joray est précieux. Il nous permet de connaître les tendances de l'art nouveau, d'en voir les différents aspects ; il nous permet d'approcher tous les sculpteurs que l'auteur suppose dignes d'attention.

M. M. Joray complète son texte par de nombreuses reproductions des œuvres des artistes dont il parle. Cet ouvrage parfaitement documenté, très bien fait, est aussi présenté avec soin.

* * *

C'est une œuvre remarquable que l'*Histoire du Peuple suisse* de Paul-Otto Bessire, remarquable et considérable.

Le tome premier, paru en 1940, allait des origines de la Confédération à la Réformation. Le tome second commence à la Contre-Réformation et s'étend jusqu'à nos jours [1]. L'historien s'occupe des luttes intestines des anciens cantons, luttes qui risquaient de perdre la Confédération, luttes et crises qui se terminèrent par l'invasion, l'occupation. A partir de l'Acte de médiation, un redressement s'amorça, difficile d'abord, puis toujours plus vigoureux. Aussi les conflits politiques et religieux, qui allèrent pourtant jusqu'à la guerre civile, ne purent-ils être fatals à la Confédération. L'esprit public avait fait d'immenses progrès, le sentiment national s'était constamment développé. P.-O. Bessire analyse ensuite la Suisse d'aujourd'hui ; il montre tout ce dont elle peut s'enorgueillir.

> Aujourd'hui, dit-il, la Suisse est un exemple vivant et éloquent d'une démocratie libre et indépendante, œuvre collective d'un peuple éclairé, laborieux, réaliste et pratique, ayant la conscience de sa valeur, puisant dans son passé des forces de renouvellement, prenant une part active à la vie internationale et adaptant à sa culture, à ses institutions et à ses industries toutes les conquêtes de l'esprit humain qui peuvent lui être utiles. Sa neutralité politique, dont son armée est le plus sûr garant, n'empêche pas la Suisse de collaborer activement avec la plupart des Etats du monde et de manifester son esprit de charité par des œuvres humanitaires d'une portée universelle. (P. 344).

Faits, dates, noms qu'il faut retenir, P.-O. Bessire les a tous notés, sans pourtant donner trop d'ampleur à son travail. Mais, s'il n'omet aucun détail de quelque importance, ceux-ci ne l'empêchent pas de considérer l'ensemble, de voir les grandes lignes. P.-O. Bessire montre avec clarté l'évolution parcourue par la Suisse jusqu'à son stade actuel, jusqu'à « cette république fédérative et démocratique dont les institutions font l'étonnement et l'admiration du monde entier ».

Jamais, en rédigeant son histoire, P.-O. Bessire n'a oublié les constantes de l'histoire. « Ces constantes se manifestent chez nous

1 *Histoire du Peuple suisse*. Tome second : De la Contre-Réformation à nos jours. Moutier (Suisse), Editions de la Clairière. S. d. (1959).

sous la forme de la communauté helvétique, composée de citoyens libres, dirigée par des hommes de confiance et inspirée par les vertus civiques d'un caractère spécifiquement suisse que sont le goût de l'association, le sentiment de l'aide mutuelle et le sens de la solidarité. »

Mais ce n'est pas seulement l'histoire militaire, politique, diplomatique de la Suisse que P.-O. Bessire a voulu écrire. Il a montré toutes les activités du peuple suisse. C'est pourquoi l'historien jurassien parle encore, dans son livre, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, de l'économie publique, des voies de communications, des chemins de fer, des œuvres sociales, des monuments spirituels et religieux, des lettres, des arts et des sciences. Son ouvrage est une véritable encyclopédie. Il représente une somme étonnante de connaissances ; il est le résultat d'un travail énorme de lectures, de recherches, d'investigations.

L'ouvrage de Paul-Otto Bessire est enrichi d'une illustration abondante et variée. L'auteur a pris grand soin de ne reproduire que des documents, des gravures de l'époque.

Le tome second de l'*Histoire du peuple suisse* de P.-O. Bessire rendra, comme le premier, les plus grands services.

* * *

Fernand Gigon est l'homme qui, actuellement, connaît probablement le mieux la Chine. C'est que ce grand reporter a parcouru en tous sens le pays du Dragon. Il a regardé, interrogé, avec une curiosité toujours nouvelle, avec avidité. Ce qu'il a vu, entendu, il l'a dit avec honnêteté, avec franchise ; il l'a dit avec des mots précis, colorés, en une langue alerte, extrêmement vivante.

Le plaisir que j'avais eu à lire *Chine en casquette* [1], je l'ai éprouvé de nouveau en prenant connaissance de *Chine, cette éternité* [2]. C'est la Chine d'aujourd'hui qu'étudie Fernand Gigon dans ce nouvel ouvrage, une Chine qui se transforme sous l'influence du communisme, mais sans oublier son passé, cette Chine qui cherche à rattraper en trois générations trois siècles de retard.

Fernand Gigon présente les quatre hommes — Mao Tsé-toung, Chou En-lai, Chu Teh et Lin Shao-chi — qu'on appelle les accoucheurs de la révolution, les quatre hommes qui représentent la terre, les lettres et l'épée, les quatre hommes qui transforment la Chine ; puis il parle, après avoir observé la géographie du pays, du peuple chinois, des enfants, des femmes, de l'artisan, de l'ouvrier d'usine, du paysan, de l'homme nouveau.

Fernand Gigon ne se borne pas à décrire. Il évoque le passé pour mieux comprendre le présent. Il analyse, raisonne, tire des

[1] Ouvrage analysé ici-même l'année dernière.
[2] Neuchâtel. A la Baconnière. S. d. (1957).

conclusions. Cela donne une image précise, colorée, pénétrante de la Chine d'aujourd'hui. Voici un passage de *Chine, cette éternité :*

Dans les rues, deux générations se croisent : celle des pieds cassés et celle des jambes nues. A partir de l'âge de huit ans, on bandait les pieds des filles et on les comprimait pour qu'ils ne dépassent pas la grandeur d'une main. L'ultime élégance, celle qui faisait divaguer les poètes, c'était de marcher en équilibre instable sur l'extrémité du gros orteil et du talon. Entre ces deux pôles, plus l'arc était prononcé et plus l'art devenait sublime. Ces pieds cassés, c'est le passé qui chemine en boitant. Ces jambes nues, c'est la jeunesse rouge et bleue d'aujourd'hui qui ne craint ni les maisons de thé, ni le bâton de l'épouse, ni le mépris de l'homme et qui ignore encore le prix dont elle devra payer son émancipation. Parler de prix, c'est parler à l'occidentale. Il ne viendrait même pas à l'idée de la femme chinoise d'étaler une comptabilité de ce genre. De toutes façons, l'effort qu'elle fournit pour obtenir le plus petit des avantages, matériel, politique ou social, elle est prête à le payer dix fois sa valeur. L'occident parle alors d'exploitation. Ce mot non plus n'a aucun sens pour la Chinoise. Bien davantage que l'homme, elle agit en fonction de la survie des générations chinoises. Dès lors, la justification de sa présence dans le corps de l'Etat dépend de données élémentaires. Elle s'intègre parfaitement à la vie végétale de la terre. Mais le chemin qui la conduit de ce stade primaire à sa dignité de femme, c'est le marxisme qui le lui a tracé. Elle sait maintenant comment sortir de son état femelle. Plus personne jamais ne retardera sa libération qui doit la conduire au rang de citoyenne. (Pages 67 et s.)

L'ouvrage de Fernand Gigon est illustré de nombreuses images qui aident à comprendre ce peuple à un tournant. Ces photographies ont été choisies avec soin. Ce sont des documents vivants qui éclairent le texte.

L'ouvrage de Fernand Gigon, documenté, coloré, est celui d'un de nos meilleurs reporters d'aujourd'hui.

* * *

De la Chine, Fernand Gigon s'est rendu au Japon. Le nom d'Hiroshima revenait à lui avec insistance. Quel a été le drame de cette ville ? Que sont devenus les « rescapés » de la terrible explosion.

Chaque jour, écrit Fernand Gigon, un peu plus nous nous enfonçons dans l'enfer atomique sans même nous en rendre compte. Chacun d'entre nous finira bien un jour par être l'atomisé de quelqu'un. Le destin des « exposés » d'Hiroshima, puisque c'est ainsi qu'on appelle les victimes des radiations, préfigure le nôtre. Dénoncer les dangers qui découlent des essais atomiques, c'est obéir à un réflexe instinctif : défendre sa peau.

Il existe déjà sur la radioactivité un matériel considérable que peu d'hommes sont capables de dominer. Mais il ne vaut rien sans son support humain. C'est pour bâtir un pont entre les problèmes purement scientifiques et la vie elle-même que j'ai passé trois mois au Japon, pays des atomisés. Les étapes de ce documentaire passent par Hiroshima, Nagasaki, Yaïzou, Tokio et Tokaimoura — à visiter les hôpitaux, à scruter les âmes. (P. 1).

Fernand Gigon s'est donc rendu à Hiroshima, à Nagasaki ; il a contemplé les ruines de ces villes détruites en quelques secondes, de

ces villes où des milliers d'hommes ont péri dans des souffrances atroces. Il a vu, dans des hôpitaux, ou dans leurs maisons, ceux qui furent atomisés, qui continuent à souffrir, qui meurent des suites du bombardement ; il les a vus et les a interrogés.

Le reportage de Fernand Gigon [1] est bouleversant, hallucinant. C'est la première fois qu'un journaliste entreprenait de connaître les conséquences de la guerre atomique. Ces conséquences sont effroyables. Le drame d'Hiroshima n'est pas terminé.

Voici l'une des innombrables victimes d'Hiroshima, Mlle Michiko Sako, qui vit dans les montagnes, parce qu'elle n'aime pas imposer son visage. Car Mlle Michiko Sako, écrit Fernand Gigon...

> ... c'est l'épouvante faite femme. L'œil desserti, la bouche de travers, la peau crevassée par les brûlures, elle incarne Hiroshima. Tous les savants atomiques du monde devraient épingler son image au-dessus de leur bureau de travail. Sako attendait quelques amies quand la bombe est tombée. Le feu l'a atteinte presque partout.
>
> Elle rejoint alors sa maison, retrouve ses parents indemnes, ainsi que ses frères et sœurs. De toute la famille, elle est la seule à souffrir. Elle sent le feu, comme elle le dira plus tard, la ronger des pieds à la tête comme si elle était dans le soleil. La douleur grimpe le long des jambes, des lambeaux de peau en tombent. C'est seulement le lendemain qu'on l'enduit d'huile et qu'on apaise un peu ses douleurs.
>
> Chaque fois que ses parents la regardent et qu'ils se penchent sur son tatami, l'effroi les cloue à son chevet. Ils n'arrivent pas à dissimuler leurs sentiments, Michiko lit la répulsion sur leurs traits. Ses yeux qui savaient rire, ce teint qui rivalisait avec les fleurs des pêchers du jardin, cette bouche qui s'ouvrait pour chanter, tout cela n'est qu'un informe mélange d'horreur. Quand, après plusieurs semaines, elle se sent un peu mieux et qu'elle peut se mouvoir, son premier mouvement, c'est de se traîner jusqu'à l'armoire basse de sa sœur, de chercher dans des tiroirs le miroir qu'elle y cache et de se regarder. Elle voit alors apparaître à quelques centimètres de son nez un tel monstre qu'elle pousse un hurlement d'horreur. Il lui faut quelques minutes pour comprendre que ce monstre — et personne n'en a encore imaginé un pareil — c'est elle-même. La jolie Michiko, porteuse de joie, est devenue synonyme de terreur. Quand elle sort de sa petite maison familiale qui domine la mer à Saaekigun, elle choisit la nuit. Et encore se recouvre-t-elle la tête d'un foulard qui lui cache aussi le visage. Elle craint d'effrayer un passant ou de donner des cauchemars à des enfants que le hasard placerait sur sa route. Peu à peu, elle limite sa vie à des sorties dans le jardin. Puis, plus tard, quand les cicatrices ont fini de modeler leur œuvre, Michiko refuse, sauf à de très rares exceptions, de quitter sa chambre. Elle s'enlise peu à peu dans le dégoût d'elle-même. Elle a brisé toutes les glaces, tous les miroirs, toutes les vitres, toutes les potiches qui pourraient soudain lui renvoyer une image d'elle-même. Elle vit dans une prison. (P. 111 et s.)

De tels monstres, il ne faut plus permettre d'en créer. Il faut cesser la fabrication des bombes. Au Japon, où l'on sait ce qu'est l'atome, une campagne contre la bombe atomique a commencé. Mais on a aussi construit un réacteur d'essai à Tokaimoura. La force

[1] *Apocalypse de l'atome.* Paris. Del Duca, S. d. (1958). Avec vingt photos de Fernand Gigon.

atomique doit être employée au bien-être de l'humanité, et non à sa destruction.

Le cri d'alarme de Fernand Gigon, nous espérons qu'il sera entendu.

* * *

C'est un ouvrage excellent et qui mérite de se répandre que celui de M. Edmond Chopard, licencié ès lettres et ès sciences économiques et commerciales, ouvrage intitulé *Mission de l'esprit dans notre civilisation technique* [1]. M. Edmond Chopard examine tout d'abord notre monde moderne. Il l'ausculte comme un médecin, l'examine avec acuité, en montre les qualités, mais en dénonce aussi les défauts. Il constate que la technique a pris une place prépondérante aujourd'hui ; aussi nous acheminons-nous vers l'automation et la technocratie. Edmond Chopard ne critique pas le progrès. Celui-ci n'est pas un mal en soi ; il nous libère de bien des servitudes. Mais il ne faut pas que la technique prenne trop de place ; il ne faut pas que l'homme se laisse dominer par la machine, parce qu'il deviendra machine lui-même. L'homme que mène la machine est un être harcelé, crispé, diminué, détruit. Le rythme du travail de notre civilisation technique n'est pas celui de la vie. Le rythme du travail de l'« homme économique » est celui du chronomètre ; mais celui-ci ne mesure que le temps qui peut être mesurable ; il ne peut mesurer la durée ; encore une fois, le rythme du travail n'est pas celui de la vie. C'est parce que son travail, mesuré par un chronomètre, devient « inhumain », que l'homme d'aujourd'hui est amoindri. Chopard écrit :

> ... la mécanisation et la division du travail ont créé dans le monde moderne un rythme de production qui est en grande partie la cause de la crise psychologique que traverse l'Occident. (P. 63.)

Parce qu'il ne voit que la machine, parce qu'il est séparé de Dieu, de la nature et de l'univers, l'homme se sent isolé, seul ; son sentiment d'insécurité fait naître son angoisse. Il pense que le monde est absurde.

> La doctrine, écrit Chopard, selon laquelle le monde est absurde conduit au pessimisme métaphysique. Séparé de Dieu et de l'univers, ayant le sentiment de marcher à l'anéantissement total dans un monde où la pensée est le reflet de la matière, le philosophe de l'absurde ne peut être que pessimiste. La vie n'est pour lui qu'une fleur éphémère née du jeu des lois de la physique. Il ne peut logiquement avoir aucune foi en la vie. Il est nécessairement pessimiste.
>
> Angoisse, absurdité du monde, pessimisme métaphysique : tels sont les trois ennemis capitaux que nous devons vaincre si nous voulons retrouver la Vie. (P. 70).

Après avoir examiné les maux dont souffre notre époque, M. Edmond Chopard cherche comment les combattre. Quelle solution

[1] Neuchâtel. Editions H. Messeiller. S. d. (1959).

adopter pour empêcher l'homme de se mutiler ? Il faut, dit-il, humaniser le rythme de production économique (solution pratique) et rendre à l'homme son unité en lui rendant la nature, l'homme et Dieu (solution spirituelle). Chopard écrit :

> Pour retrouver le sens de la vie, l'individu doit surmonter la dualité du sujet et de l'objet, se dépasser lui-même et s'intégrer au Divin par un acte d'identification. Seule l'intégration du moi à un tout plus vaste que lui donne un sens à la vie. (P. 121).

Il dit encore :

> Une quantité prodigieuse d'énergie spirituelle est accumulée dans l'âme humaine, dans toute âme humaine. De même que le physicien utilise l'énergie de l'atome, nous devons libérer l'énergie spirituelle cachée en chacun de nous. La méthode à suivre est simple : nous devons d'abord percevoir cette énergie. Dès l'instant où nous l'aurons perçue, nous vivrons dans son rayonnement et toute notre existence en sera illuminée et transformée. L'Esprit agira en nous et à travers nous.
>
> On a oublié aujourd'hui en Occident qu'une véritable renaissance spirituelle doit entraîner une réforme sociale. Une renaissance spirituelle transforme en profondeur les individus et la société. Elle est une force créatrice de structures sociales nouvelles. (P. 122).

L'ouvrage de M. Edmond Chopard est le fruit d'un grand travail, d'une longue méditation. Il n'est pas seulement celui d'un penseur, mais aussi celui d'un poète. Le poète, on le perçoit souvent, bien qu'il soit contrôlé, réfréné, par le penseur.

Il faut lire ce livre d'une grande honnêteté spirituelle, ce livre sincère où un homme, un économiste de valeur, un poète, un chrétien étudie notre monde, constate sa maladie et dit comment il pense qu'on pourrait le guérir.

* * *

M. l'abbé Jean-Pierre Schaller, qui a déjà publié *Prêtre et médecin en face du malade* et *Secours de la grâce et secours de la médecine,* donne aujourd'hui *Direction des âmes et médecine moderne* [1]. Cet ouvrage énumère tous les problèmes que posent au confesseur ses pénitents plus ou moins malades. Le confesseur risque d'entrer assez souvent en conflit avec le médecin. Un être malade peut très bien ne pas se croire responsable de ce que son penchant lui fait commettre. Mais un confesseur n'est pas forcément de cet avis. Il ne peut sans autre admettre qu'un malade soit persuadé d'avance d'être pardonné parce qu'il souffre de quelque anomalie. Pourquoi un malade manquerait-il entièrement de volonté, serait-il prêt à toutes les capitulations ? Comme l'écrit M. l'abbé J.-P. Schaller :

> Ce colérique qui rend la vie insuportable à son foyer ne peut pas mettre uniquement sur le compte de son foie ou de sa thyroïde des réactions qui, même si elles sont influencées par les endocrynes, n'en sont pas moins, dans une certaine mesure, acceptées par le sujet. (P. 8).

[1] Mulhouse, Editions Salvator. 1959.

Si la maladie peut atténuer parfois la responsabilité d'un malade, elle ne la supprimera pas totalement. C'est au théologien à voir la part de culpabilité et celle d'irresponsabilité du pénitent.

Le médecin peut aussi recommander des pratiques, donner des directives que le prêtre ne peut admettre. Certains hommes ont, dans leur chair, une épine dont il voudraient se défaire ; mais, pour la supprimer, ils devraient recourir à des moyens que la saine morale réprouve et que le prêtre n'admet pas. Certes, le confesseur ne peut que souhaiter que le fardeau d'un être soit allégé, mais à condition que cet allégement se fasse au moyen de méthodes légitimes. Le prêtre ne peut que souhaiter la santé du corps et la santé de l'âme des hommes qui lui sont confiés. Il désire que cet être, afin de mieux pouvoir rendre hommage à Dieu, soit équilibré, sain, harmonieux. Ainsi que le dit M. l'abbé J.-P. Schaller :

> La peur, une sexualité angoissée, la crainte du péché tournant au scrupule, des mortifications inquiètes, la terreur du courroux divin, une religion formaliste, nuisent à la santé générale du pénitent. La psychologie aidera le confesseur à donner des conseils précis et sûrs. Le médecin — clinicien ou psychiatre — améliorera chez le pécheur un état morbide qui contrecarre le travail de la grâce. Si l'on aspire à de belles moissons, il faut entretenir le terrain où le grain sera semé. De même, on soignera un être humain dans sa totalité pour que la grâce fasse germer une vie intérieure épanouie. La condition essentielle des soins donnés est simplement que rien ne s'oppose aux principes moraux qui puisent leur origine dans ce Dieu qui est également dispensateur de la grâce. (P. 15).

Une collaboration entre le médecin et le prêtre est désirable.

Pour que son action soit efficace, pour qu'il sache comment diriger, conseiller un malade, un confesseur doit connaître tous les problèmes qui peuvent se présenter quand le pénitent est entre les mains d'un clinicien. C'est pourquoi tous les prêtres ont intérêt à lire l'ouvrage si détaillé, si clair, de M. l'abbé Schaller, cet ouvrage « qui réunit l'information la plus moderne et la doctrine la plus sûre ».

Cet ouvrage ne s'adresse pas aux prêtres seulement, mais à tous ceux qu'attirent les problèmes humains. Guide sûr pour les directeurs d'âme, il sera matière à réflexion, source d'enseignement pour tout lecteur cultivé.

* * *

Je ne voudrais pas terminer cette chronique sans mentionner l'*Almanach catholique du Jura, Pro Jura,* et *Notre Doubs,* qui renseignent fidèlement leurs lecteurs sur la vie de leur petite patrie, qui fouillent le passé et dénombrent les richesses d'un coin de terre qu'on n'étudie pas sans grande satisfaction. Ces messagers sont toujours les bienvenus.